

Dmitri Lipskerov

# Léonid doit mourir

Traduit du russe par  
Raphaëlle Pache

**Agullo**

## 1.

Au vingt-sixième jour, le cœur se mit à battre.

Le petit amas de cellules, accroché Dieu sait comment à la chair, palpait déjà en continu, prêt à se décrocher d'un instant à l'autre pour être emporté par un flot de liquides dans le Tartare. Et voilà que le cœur, cette pompe puissante qui envoyait on ne savait trop quoi ni où pour le moment, rendait encore plus problématique le développement futur de l'embryon.

Toutefois, ce n'était qu'un danger abstrait perçu de manière floue, d'autant que seul l'embryon avait connaissance de sa propre existence. Comment quelques centaines de cellules pouvaient-elle détenir cette information ? Pas moyen de l'expliquer de manière humaine, rationnelle. Pourtant, les opposants à l'avortement affirment que dès sa première seconde d'existence, le fœtus est capable de pressentir très nettement l'approche de son exécution – son évacuation forcée de l'utérus – et qu'il en éprouve une souffrance insupportable. Mais comment est-ce possible sans matière grise, autrement dit sans vecteur de la pensée et par conséquent de la peur ? Voilà qui échappe à l'entendement. Pourtant les faits sont irréfutables : la souffrance éprouvée par le produit d'un accouplement récent est bel et bien insupportable, de même que le fruit de cet accouplement peut parfois s'avérer monstrueux, réduisant à néant la pâte divine dont l'homme est issu. Les sceptiques ne voient là que des sornettes, à quoi leurs

adversaires – des femmes pour la plupart – exigent qu'on leur explique alors comment s'engendre la vie. C'est une question sans réponse, et tous comprennent qu'elle le restera jusqu'à la fin des temps, si bien qu'ennemies et partisans de l'avortement se séparent toujours fâchés à mort.

Cela étant, les premières ont raison, même s'il y a parmi elles nombre de créatures extrêmement désagréables et même pas mères, virulentes jusqu'à rechercher le coup de poing et perdant souvent toute féminité dans la bagarre. Mais que va-t-on se soucier des apparences ? Le principal n'est-il pas de lutter pour une juste cause ?

Donc au vingt-sixième jour, son cœur se mit à battre et naquit chez lui un semblant de pensée. Qui consistait en ceci : s'il y a une première pensée, il y en a une dernière.

Ce premier raisonnement ne suscita pas d'émotion, parce qu'il entraîna aussitôt une deuxième pensée : nul ne sait si sa fin est proche ou lointaine, et si la dernière pensée n'est pas en fait le début d'un nouvel être doté d'une faculté de pensée alternative.

À la suite de quoi, l'embryon commença à ressentir. De nouveau, impossible de comprendre le processus, dans la mesure où le système nerveux n'existait pas, même à l'état de germe, alors que c'est lui, comme chacun le sait, qui doit communiquer avec le cerveau au moyen d'impulsions énergétiques, lequel cerveau n'existait pas non plus à l'état de germe, comme nous l'avons déjà noté. Mais ce sont des questions du ressort de la science, tandis que nous ne nous occupons que de constater l'événement.

Ressentir se révéla extrêmement désagréable, dans la mesure où la formation du liquide amniotique n'était pas encore arrivée à son terme, si bien que par endroits ça brûlait, par endroits c'était glacé.

Et puis, les bruits l'irritaient. Quels organes irritaient-ils ? Impossible de le savoir, là encore, mais le fœtus éprouvait la même sensation que si l'on grattait une vitre

avec une fourchette en aluminium.

*Ça, c'est ma mère, comprit l'embryon. Elle gratte son ventre encore plat de ses ongles longs et manucurés. C'est de là que provient ce bruit désagréable.*

Et il savait aussi que la femme en question ignorait totalement l'existence d'un agglutinat de cellules, autrement dit, son existence à lui, à l'intérieur de son corps.

Elle avait toujours contrôlé la pénétration de semence masculine dans sa matrice. Elle croyait maîtriser les circonstances où « l'on pouvait le faire » sans conséquences, et pouvoir déterminer à coup sûr quand il fallait prendre des précautions.

La dernière pénétration de spermatozoïdes qu'elle ait autorisée s'était produite le deuxième jour après le rejet de l'ovule mort par l'organisme, si bien que selon la médecine, il ne pouvait y avoir aucun risque. Et puis, la mémoire de cette femme recelait des affirmations, puisées dans les récits d'une amie sage-femme répondant au surnom de Barbariska, qui ressassait continuellement toutes sortes de légendes à propos d'enfants. Selon elle, tomber enceinte n'était pas si facile, vu que les entrailles féminines étaient hostiles à la semence masculine, leur acidité causant la mort de l'écrasante majorité des spermatozoïdes, tandis que les survivants, peu nombreux, s'affaiblissaient, et seule une combinaison heureuse des temps pouvait permettre à un petit poisson épuisé de perforer l'ovule, condition *sine qua non* d'un début de grossesse.

La femme était calme ; en attendant que sa baignoire se remplisse, elle caressait la peau soyeuse de son ventre à peine arrondi et donc si séduisant. Elle ne pensait ni de près ni de loin à une quelconque maternité, mais plutôt à un certain Pachka Sévertsev, un gars au crâne rasé, rentré deux mois plus tôt des terres vierges et transportant avec lui une liasse de billets bien ficelée, si épaisse que même après quinze sorties au restaurant et l'acquisition, pour

sa fête, d'une pelisse en poils synthétiques, à la mode du moment, la fameuse liasse ne diminuait pas ; au contraire, elle semblait grossir et enfler toujours plus. Comme l'un de ces ventres rebondis qui obligent à un desserrage de ceinture, après un copieux repas.

Un ventre, un ventre...

Elle se caressait le ventre...

Il perçut le danger avec acuité, même s'il n'éprouvait toujours aucune peur.

Elle entra dans la baignoire, qui était vaste, ancienne, vestige de l'époque prérévolutionnaire. Elle se tint d'abord debout, le temps d'accoutumer ses mollets musclés à l'eau trop chaude, puis elle s'assit, n'effleurant l'eau brûlante que du bout de ses blanches fesses. Après une courte attente, elle plongea son corps tout entier dans l'eau, lentement, très lentement, laissant avec délices les myriades de bulles minuscules se coller à ses belles jambes, qu'elle étendit de toute leur longueur dans la cuve en émail. Elle aimait ce moment où, en contractant légèrement les muscles, elle pouvait chasser les petites bulles d'air tapissant ses fesses et ses cuisses, et les regarder remonter d'abord vers la surface, pour y pétiller ensuite presque à la manière de l'eau gazeuse qu'un siphon projette dans un verre. Après quoi, elle posait sa tête rousse sur un petit rebord en bois spécialement conçu à cet effet, fixait pendant quelques secondes la lampe aveuglante sur le côté du miroir, fermait les yeux et cessait de penser avec délectation. Dans sa conscience, il ne restait plus rien que la sensation de la vapeur légère du bain sur la peau rose de son visage et de son cou rond...

Il sentait augmenter la température du corps de sa mère, et il savait qu'au bout de vingt-trois minutes surviendrait sa dernière pensée.

Il n'éprouvait toujours pas de peur.

Stimulé par la température du corps réchauffé de sa mère, le cœur du fœtus battait à la fois de plus en plus fermement et de plus en plus vite. Comme s'il voulait battre

tout son saoul pendant ces vingt-trois dernières minutes.

Vingt-deux...

Son âme et son corps étaient remplis de la béatitude merveilleuse que seuls peuvent connaître les êtres ignorant tout problème moral ou matériel. Semblable à un jeune chat qui se frotte contre la jambe de son maître en ronronnant de plaisir, elle gémit légèrement, faillit même pousser un cri lorsque qu'une grosse goutte, produit de la condensation de l'eau brûlante sur sa peau, lui coula soudain sur la joue, provoquant un chatouillement tel qu'elle en eut des frissons jusque sous les aisselles.

Vingt-et-une minutes...

Jamais il n'aimerait l'eau chaude, cela ne faisait pas le moindre doute. Et pour ce qui était de s'y allonger, de s'y transformer en une créature fripée, presque une noyée, et en retirer du plaisir, il ne voyait pas comment cela pourrait se concevoir.

Dix-neuf minutes...

Le cœur du fœtus bat à la vitesse de cent soixante coups par minute. Dans la norme pour l'instant.

Elle repensa à Pachka. Au passage, elle se demanda pourquoi son amant se rasait ainsi le crâne, et avec quoi il le frictionnait ensuite pour que sa peau bronzée brille comme une belle galette dorée... Exhalant un soupir, elle pensa ensuite que tout en cet homme lui plaisait et qu'elle aimait à la folie le moindre de ses attouchements ; elle agita les jambes pour provoquer une légère ondulation à la surface de l'eau, et poussa un nouveau gémissement au moment où elle sentit la vague rouler jusque sous son nez, emplissant sa bouche charnue sur laquelle subsistaient quelques traces de rouge à lèvres à la cerise. Elle déglutit et avala aussi la conscience d'elle-même et de lui, pour projeter de nouveau son âme vers le royaume de la langueur et de la béatitude.

Quinze minutes...

Cent quatre-vingt-dix coups par minute...

Une nouvelle subdivision de cellules se produisit.

Il pesait quelques millièmes de milligramme supplémentaires. Et se dit que la véritable conscience est impondérable. Elle peut être le Cosmos, et le Cosmos un ventre. Un ventre doit donner naissance au Cosmos, mais en même temps, il mûrit un acide qui menace de corrompre, à la moindre imprudence, l'élément le plus fragile qu'ait créé le Cosmos. Pourquoi le Cosmos a-t-il besoin de faire des âneries ? Il l'ignorait. En revanche, il comprenait le plus important : le Cosmos était en droit de faire comme bon lui semblait.

Soudain, il éprouva une attirance extrêmement puissante pour le Cosmos, une attirance par analogie, cela va de soi. Pour le Cosmos représenté justement par le giron maternel. Ce qui lui donna la certitude d'être destiné à devenir un homme. Dans sa mille trois cent cinquante-deuxième cellule, l'embryon sentit de façon aiguë qu'il appartenait à la partie de l'humanité incapable de porter le Cosmos en elle, mais bêtement réduite à chercher à le féconder.

*Autrement dit, je ne serai pas une Mère, mais un Père,* pensa-t-il. Les majuscules étaient bel et bien présentes dans sa conclusion, car en dépit de sa taille ridicule, la conscience inutile de sa misérable mission le rendait orgueilleux : il ne comprenait pas qu'il serait seulement une minuscule fusée propulsée dans l'Univers infini.

Dix minutes.

Deux cents coups...

*C'est ELLE, le plus important,* conclut-il de façon peu réconfortante.

Pendant ce temps, une image de Sévertsev, le défricheur de terres vierges, fut de nouveau projetée contre la paroi interne de son crâne, comme sur un écran de cinéma ; il avait des doigts très fins pour un conducteur de tracteur, des doigts qui savaient jouer avec une telle virtuosité de l'instrument qu'était le corps féminin que souvent, aux

moments paroxystiques de la nuit, elle se mettait à crier :

— Mon Richter ! (Ou parfois :) Van Cliburn !

Ce à quoi il répondait :

— Il y a sur toi plus de touches que sur un piano à queue ! En fait, tu es tout entière un assemblage de touches ultrasensibles.

Et de la pulpe rose d'un doigt, il appuyait sur l'un des replis de son corps. Ce à quoi elle répondait par une note voluptueuse et bien timbrée.

Au matin, dans la cuisine de l'appartement communautaire, sa voisine Katia, détentrice de cuisses éléphantiques, ironisait tout en faisant frire quelque mets puant :

— Alors, ma douce, tu t'es encore oubliée à écouter la radio, cette nuit ?

— Je ne suis pas douce, répliquait-elle en souriant, tout heureuse. Je suis plutôt acide.

— C'est Richter qui te l'a dit ? insistait Katia, le cheveu en bataille.

Elle avait perdu son pianiste à la guerre, et complètement oublié l'instrument qu'elle avait été.

— Non, ce n'est pas Richter.

— Qui alors ?

— Ben, qu'est-ce que j'en sais ?

— D'où tu le tiens alors ?

— D'un lama !

— Il t'a craché dessus au zoo, ce lama, ou quoi ?

— Et chez toi, ça ne serait pas en train de se recouvrir de mousse, de ce côté-là ? rétorqua-t-elle.

— Mieux vaut de la mousse, déclara Katia, en versant un œuf battu dans de la graisse de jambon rance. Mieux vaut de la mousse qu'une voie publique. Hi hi !

Mais la jeune femme était trop heureuse, ce matin-là, pour gaspiller de l'énergie nerveuse sur sa bécasse de voisine, qui empestait la souris. D'autant qu'elle était quelque peu abêtie après la nuit au cours de laquelle le défricheur



de terres vierges avait joué sur elle cinq symphonies plus quelques solos virtuoses au violon.

— Paganini ! lança-t-elle avec ferveur.

— Quoi ?

— Laisse tomber, répliqua-t-elle, en s'emparant de la théière à infuser pour aller s'isoler fièrement dans sa chambre.

Tout en finissant de faire cuire son omelette, Katia l'Éléphante cherchait à comprendre d'où et de qui pouvait venir l'odeur de pourri en question<sup>1</sup>. Elle reniffla même dans tous les coins, à la recherche d'une odeur incongrue. L'omelette était prête, et la veuve du soldat prit son petit déjeuner avec appétit, ragaillardie par le sentiment d'avoir remporté une victoire éclatante dans la petite joute verbale qui l'avait opposée à sa jeune voisine.

*Non, pensa Katia en léchant une goutte de jaune d'œuf sur ses lèvres molles, je ne sens pas la pourriture, moi. En revanche, Ioulia, elle pourrit, elle ! Et puis, à force de brailler comme un chat, presque toutes les nuits, elle m'empêche de dormir, et Sergueï Sergueïévitch, notre ingénieur des Mines, elle ne le laisse pas travailler. Or les savants, c'est la nuit qu'ils travaillent ! C'est une race à part, les savants ! Des gens vraiment désintéressés !*

... Ioulia changea de position et replia les jambes. Tout son corps était alangui, mais l'eau du bain commençait à refroidir... Ce serait bien d'ouvrir le robinet d'eau chaude : l'énergique filet d'eau bouillante rendrait vite à son cerveau l'hébétude bienheureuse dans laquelle il avait vogué. Facile à dire, mais difficile à faire ! Même ses genoux avaient du mal à se déplier, alors atteindre le robinet requérait un véritable exploit.

1 En russe, le nom de Paganini peut prêter à confusion avec le mot de pourriture, d'où l'interrogation de Katia qui n'a pas saisi le propos de sa voisine. (Toutes les notes sont de la traductrice.)